

ANAÏS DEMOUSTIER, GILLES LELLOUCHE, EDOUARD BAER, JONATHAN COHEN,
PIO MARMAÏ, DIDIER FLAMAND, ROMAIN DURIS, AGNÈS HURSTEL

Daaaaaali!

UN FILM DE
QUENTIN DUPIEUX

MUSQUE ORIGINALE DE **THOMAS BANGALTER**

Durée : 01h18 - Format 2.39

AU CINÉMA LE 7 FÉVRIER

DISTRIBUTION FRANCE

DIAPHANA DISTRIBUTION
155, rue du Faubourg Saint Antoine
75011 Paris
Tel : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

RELATIONS PRESSE

Monica Donati
01 43 07 55 22
06 23 85 06 18
monica.donati@mk2.com

SYNOPSIS

Une journaliste française rencontre Salvador DALÍ à plusieurs reprises pour un projet de documentaire.



Pour écrire et réaliser cet hommage, je suis entré en connexion avec la conscience cosmique de Salvador Dalí et je me suis laissé guider, les yeux fermés.

Le Maître m'a tout d'abord ordonné de convoquer plusieurs comédiens brillants pour interpréter son personnage (trop complexe pour un seul homme), nous avons ensemble rendu visite à Buñuel pour lui subtiliser quelques images et quelques idées, il m'a ensuite conduit de force dans les tréfonds de ses angoisses morbides et dans ses rêves, pour m'orienter, et puis j'ai fini par reprendre le contrôle de mon film de justesse, pour simplement en faire une déclaration d'amour à cet homme.

Dalí le disait lui-même, sa personnalité était probablement son plus grand chef d'oeuvre. Mon film raconte modestement cela.

Quentin Dupieux

ENTRETIEN AVEC QUENTIN DUPIEUX

Ce nouveau film se présente en apparence, comme un biopic de Dalí. C'était ça le projet ?

Non, évidemment que non ! Et c'est tout le sujet du film : L'impossibilité de raconter Dalí. Je ne dis pas ça de manière abstraite ou poétique. Si mon premier film s'appelait NON FILM, DAAAAAALÍ ! c'est un non-biopic. Ce n'est surtout pas la vie de Dalí. On suit cette journaliste qui veut l'interviewer puis faire un film sur lui. Mais à chaque rencontre, chaque tentative de faire parler le maître, il s'échappe et le film avec. C'est une boucle infinie, un film comme un jeu de piste sans but qui file le vertige. Dalí est partout et nulle part. Quand j'ai rêvé de ce film, j'ai très vite senti qu'il ne fallait pas faire un film sur Dalí mais avec Dalí. Essayer de chercher une forme de liberté que son travail m'inspire. Raconter Dalí à l'école de peinture, expliquer ses frustrations, ses ambiguïtés, filmer l'artiste au travail, ça ne m'intéresse pas. J'aime presque plus Dalí l'homme, le génie de la communication que Dalí l'artiste. J'aime la manière dont il a constamment cherché à échapper à son image en jouant avec elle. L'hommage du film à Dalí, c'est ça. Un non-film sur Dalí pour un type qui n'aurait jamais voulu qu'on le mette dans une boîte. Il fallait pour ça aller chercher, comme lui, dans le cosmos et s'aventurer pas loin de la folie. Un film fou pour un génie.

Le film s'ouvre par un plan qui reproduit un de ses tableaux, « Fontaine nécrophilique ». Pourquoi ? Il y a peu de références aussi directes à tout ce qu'on connaît de Dalí dans le film. Vous vous êtes documentés sur l'artiste avant d'écrire le film ? Que reste-t-il de Dalí dans DAAAAAALÍ ! ?

Je ne sais pas s'il reste grand-chose de Dalí aujourd'hui dans l'esprit des gens. Pour beaucoup, c'est au mieux les montres molles, le truc qu'on a vu cent fois et la pub pour les chocolats Lanvin. Ouvrir le film par ce tableau c'est une façon de ramener le spectateur à son œuvre et de donner les règles du jeu. De prévenir les spectateurs : « on entre dans un monde où les pianos sont des fontaines infinies, où poussent des arbres, sur fond de paysage doré ». Une façon aussi de jouer de la distance entre l'art du tableau et le cinéma. On entend l'eau couler, on regarde le mouvement, là où la peinture fige tout. Pour moi, c'est une façon de dire aux spectateurs de monter à bord. A partir de là, vous allez faire un tour de manège. Un grand-huit Dalí. Je n'avais vraiment pas envie d'une visite guidée pépère, très musée. Je voulais un film qui secoue, qui te met la tête à l'envers, qui prend des virages brusques, s'arrête, repart. Que ce soit profondément ludique et généreux. Il y a des références à ses tableaux dans le film, mais jamais directement, oui. Ce sont des détails, un crâne sur la tête d'un âne, un paysage, une posture, une signature. Mais ça aurait été idiot de refaire ses œuvres. Ce qui m'intéressait plus, c'était d'imaginer le monde qui a pu donner ces œuvres. Comme si Dalí vivait dans ses tableaux. J'ai lu quelques livres sur lui, intéressants, mais je ne voyais pas ce que je pouvais en faire. Je suis plutôt aller chercher du côté des images, de ses apparitions télévisuelles. Dalí avait le sens de la punch line, une façon d'apparaître pour mieux disparaître. Il disait tout et n'importe quoi. Il avait compris que les médias étaient un terrain de jeu pour son art. Même âgé et fatigué, il était phénoménal en interview. J'ai gardé ça : l'idée que la plus belle œuvre d'art de Dalí, c'est sa personnalité.

Qu'est-ce qu'il représente pour vous ? Pourquoi consacrer un film à Dalí ?

Ce sont plusieurs choses. J'ai l'impression que Dalí c'est une utopie qui a disparu. À la fois comme homme et comme artiste. Quand je pense à lui, je revois un monde où l'art est au centre. Où les artistes sont au cœur de la société, on les voit sur les plateaux TV, dans les journaux. Ils ne craignent pas d'être provocants, absurdes, gênants même. Dalí disait parfois des trucs complètement débiles, on haussait les épaules et on passait à autre chose. Je le montre dans le film. Mais l'art a disparu de notre quotidien. Ces artistes un peu dingues étaient partout avant. Et puis, Dalí c'est l'inconscient au pouvoir. C'est l'un des premiers artistes à avoir à ce point assumé et promu sa liberté comme une forme d'art. Et tout ça, au cœur même du système. Il y a une forme de sincérité dans sa folie qui me touche. Il ne respecte aucune règle, il cherche, invente, rate parfois. Mais c'est toujours nouveau. Dans ma manière de faire des films, j'essaie de me rapprocher de ce côté laboratoire, terrain de jeu. De chercher constamment une nouvelle manière de faire. En convoquant Dalí, je me suis donné le droit de vraiment laisser mon inconscient prendre le contrôle de l'écriture. Daaaaaali ! est un film très écrit, très structuré mais libéré du besoin de « raconter ». C'est un film qui se métamorphose. C'est l'image qui raconte. Elle provoque des choses en nous, elle nous surprend, nous déplace. J'ai essayé par ce film d'imaginer un dialogue entre le cinéma et lui. Je n'ai pas le génie de Dalí. Donc modestement, mon film s'amuse à lui rendre l'hommage le plus fou et libre possible.

Le film fonctionne comme une boucle avec des rêves dans le rêve, des films dans le film, des films dans le rêve, des rêves dans le film... On est très vite totalement perdu et pourtant on se laisse porter. Vous inventez une forme de comédie purement visuelle, avec des gags de cadrage, des ruptures de montage, des effets de répétitions et d'écho. Comme si la forme prenait le contrôle...

Le film est autant un hommage à Dalí qu'il est nourri du cinéma de Buñuel – ça paraît assez logique, vu leur relation. Mais aussi de manière anachronique, c'est un hommage au cinéma des Monty Python. Il y a une liberté dans leurs films qui m'a toujours réjouie. C'est de la comédie à la fois exigeante et complètement débile. Comme chez Dalí et Buñuel, il y a chez eux la recherche d'un langage nouveau, le refus de la bienséance, le goût de la provocation mais aussi une forme de tendresse, d'humanité qui me touchent. Les trois sont hantés par la peur de la mort. Je voulais absolument qu'on sente ça, notamment via le Dalí qu'interprète Didier Flamand. Un Dalí perdu, inquiet, qui ne sait plus s'il est dans le passé ou dans le présent. Dalí n'a jamais vraiment fait de film à lui. Mais ça aurait été, je pense un grand cinéaste. Il a fait quelques petits films, très inspirés par Méliès qui déjà montrent son envie de jouer avec le cinéma. Il y a une petite citation de ces films dans la scène où les œufs disparaissent de la poêle. J'aime chez lui, comme chez Buñuel ou les Monty Python, l'idée que le cinéma est un artisanat qui permet tout.

Pourquoi plusieurs acteurs pour jouer Dalí ?

Ça fait partie de mon envie de casser le biopic. Dans ce genre de film, tout le monde attend la performance. Comment untel va jouer tel ou tel mec que tout le monde connaît ? Ça peut être bluffant parfois. Mais dix minutes. Pas plus. Et après on fait quoi ? En mélangeant les Dalí et en proposant à plusieurs comédiens de le jouer, ça reste ludique. On ne peut pas se lasser. On est toujours surpris. J'ai laissé chaque interprète inventer son Dalí, s'emparer de son phrasé en français si particulier. Le spectateur peut se servir d'eux comme des repères. Préférer tel Dalí à l'autre, penser que l'un est plus jeune que l'autre, plus méchant, plus mélancolique etc...A l'image, on pourrait presque croire que c'est une compétition entre eux. Mais c'est au contraire, j'ai cherché quelque chose de plus harmonieux. Pour tout le monde, Dalí c'est deux moustaches en l'air, des grands yeux et un accent. Dalí a réussi à s'inventer comme un déguisement. Je voulais que le film montre ça aussi. Tout le monde est Dalí et personne ne l'est.

Pourquoi ces cinq comédiens-là ? Qu'ont-ils de Dalí en eux ?

Au départ, ils étaient beaucoup plus nombreux. J'avais imaginé un film très compliqué avec encore plus de Dalí. Et puis spontanément, certains acteurs ont lâché le projet. De manière très naturelle, presque, ils ont senti qu'ils n'avaient rien à apporter à Dalí. Que quelque chose ne fonctionnait pas, que ça coïncait. Ne sont restés que ceux qui, quelque part, s'étaient connectés à Dalí. C'est la première fois, je crois, où vraiment Edouard Baer compose un personnage, par exemple. Lui, le roi de l'improvisation, a vraiment pris le costume en cherchant à être au plus proche du texte. Avec les autres, même choses. Ils ont tous compris l'exigence du personnage, la façon dont sa folie, sa créativité et sa mélancolie se mélangent. Sur le plateau, tout est très précis. Mais dès que je sentais qu'on retombait dans la banalité, dès qu'on fabriquait « du cinéma », je savais que je faisais fausse route. Lors d'une scène, Jonathan Cohen devait se lever de table et dire « À bientôt ». C'était une scène de transition, complètement nulle. Très plate. Ça m'agaçait. Je ne pouvais pas filmer ça comme ça dans un film qui s'appelle DAAAAAALÍ !. Ce n'était pas à la hauteur. Alors, je lui ai proposé de la tourner à l'envers. Et à l'image tout devient plus excitant et étrange.

C'est votre quatrième film avec Anaïs Demoustier. C'est elle, notre guide dans le film. Qu'est ce qui vous plaît chez elle ?

Anaïs c'est devenu comme ma petite sœur. De films en films, on s'est apprivoisé et maintenant on n'a plus de barrière. Diriger des comédiens, c'est toujours sur le fil. Il faut s'adapter à eux, trouver la manière de leur parler, les comprendre. Avec Anaïs, maintenant, on se dit les choses. Ça va vite, elle a compris ma manière de travailler. J'aime ce qu'elle propose, j'aime son sérieux, j'aime son sens de l'humour. C'est une comédienne qui ne se regarde pas jouer. Elle a une façon d'accepter l'imprévu, l'improbable, d'être dans la scène, jamais au-dessus. C'est important pour ce film. On la suit et elle nous permet d'avancer dans le film, même quand on ne sait plus dans quel sens il va. Face à elle, Romain Duris joue un producteur de cinéma odieux. C'est une vraie rencontre. Je lui ai proposé le rôle et il a tout de suite accepté, il s'est laissé embarquer sans poser de questions. Il fait des trucs dingues dans le film. Tous les gens qui sont venus sur ce projet, pour des apparitions ou des rôles, se sont comme connectés avec l'esprit de Dalí. Ils se sont laissés aller, ont accepté de changer les règles du jeu.

Vous diriez que DAAAAAALÍ ! est un film surréaliste ?

Surtout pas ! C'est un mot qui ne veut plus rien dire. Le surréalisme, ça veut dire quelque chose à l'époque de Dalí. C'est un combat, une envie de changer le monde, une façon de le regarder différemment. Aujourd'hui, tout est surréaliste dans la bouche des gens. Dès qu'ils ne comprennent pas quelque chose, ils emploient ce mot. Ou pire, « absurde ». Si DAAAAAALÍ ! cherche à être quelque chose, ce n'est sûrement pas une étiquette déjà collée. C'est un jeu, une expérience, une tentative de faire du cinéma autrement. Une façon de convoquer l'esprit de Dalí en refusant l'esprit de sérieux. Essayer de proposer de l'art dans ce qu'il peut avoir de plus physique, de plus irrationnel. C'est la moindre des choses quand on s'attaque à un artiste comme lui.



LISTE ARTISTIQUE

JUDITH Anaïs DEMOUSTIER
DALÍ Gilles LELLOUCHE
Edouard BAER
Jonathan COHEN
Pio MARMAÏ
DALÍ ÂGÉ Didier FLAMAND
JERÔME Romain DURIS
LUCIE Agnès HURSTEL

LISTE TECHNIQUE

Scénario, Image, Montage Quentin Dupieux
Réalisation Quentin Dupieux
Direction artistique et décoration Joan Le Boru
Son Guillaume Le Braz
Musique originale Thomas Bangalter
Costumes Isabelle Pannetier
Direction de production Arnaud Tournaire
Direction de Post Production Camille Cariou
Production déléguée Thomas et Mathieu Verhaeghe
Production Atelier de Production
Coproducteur France 3 Cinéma
En association avec Cineaxe 4 ; COFINOVA 19 ;
ENTOURAGE SOFICA ;
INDÉFILMS 11 ; PALATINE ETOILE 20 ;
SG IMAGE 2021 ; CINÉMAGE 18
Avec le soutien de CANAL+, de la Région Île-de-France,
de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
et de la SACEM
Avec la participation de OCS, France Télévisions et C8
Distribution France Diaphana Distribution
Ventes internationales Kinology